

MÉMOIRE DE QUARTIER

Ballade contée – 17 Octobre -

Association *Les Étonnés* contact : letonnoir31@gmail.com

Si Sauzelong – Ranguel m'était conté

1 - Métro Sauzelong

Lectrice Laureen

Texte Pascal DESSAINT (Loin des humains)

Le quartier Sauzelong – Ranguel vu par Pascal Dessaint

Le Saouzé-Loung, soit un saule long en occitan, est un quartier aux limites un peu floues. La plupart des gens vous regarderont d'ailleurs avec des yeux ronds si vous venez à l'évoquer. On va au Busca, à Saint Agne ou à Ranguel (que d'aucun nommeront petit Ranguel pour marquer la différence entre le Ranguel universitaire, au delà de la rocade, ou plutôt de l'avenue Saouzelong, tiens tiens... mais à Saouzé-Loung, où est-ce donc ? Peut-être à l'intérieur de ce périmètre délimité par la voie ferrée et l'avenue Crampel, le boulevard de la Marne et le canal du midi, et les avenues Albert Bedouce et du Lauragais. Peut-être.

Le quartier de Saouzé-Loung, par sa nature même de tranquillité apparente, ne se distingue guère du quartier de Ranguel et on peut légitimement se poser des questions. Quoique rectilignes, les rues plus ou moins larges, aux trottoirs ponctués de platanes dont les racines déforment le bitume, semblent avoir été tracées au hasard. Elles forment des jonctions incertaines, tarabiscotées, elles figurent des compas, des éventails, on croirait un dédale, on se perd, il faut s'armer de patience, le mieux est encore de consulter un plan.

Les villas sont belles, elles sont souvent entourées de jardins joliment arborés et on croirait une station balnéaire. Cà et là, cependant, s'élèvent des immeubles, jamais très grands, comme d'énormes Lego.

2- Le Saule long

Lectrice Isa... en passant devant le saule...

Remarquable vous avez dit remarquable !!!

Où se trouve le dernier saule éponyme de notre quartier Sauzelong ? Le savez-vous ?

3 - Rue Jeanne Marvig, la « Boule » (CEMES)

Lectrice Catherine

Texte de Marie-Françoise GOVIN

La Boule

Une étrange sphère s'est posée près du canal. Elle scintille dans son enveloppe argentée. Pas la moindre ouverture, pas la moindre faille, pas la moindre irrégularité. Lors de son atterrissage silencieux, elle n'a pas touché l'arbre, ni l'herbe, ni le bâtiment de béton où sont rangés les outils. Elle a écarté son pied, sa base et, comme une limace adhère au sol sans le déformer, elle s'y est ancrée. Elle entend les cris des enfants dans la cour d'école. Elle ne bronche pas. Elle ne lève pas les yeux sur le milan qui tourne-vole au-dessus de son dôme. Le soleil chauffe sa surface métallique : rien n'indique qu'elle aime la tiédeur des rayons automnaux. L'arbre, lui, frémit dans un courant de vent et ses branches caressent lentement la paroi placide, tranquillement et sans se lasser.

Devant elle, il y a un trou de verdure défendu par un grillage.

En-deçà de cette limite, un triangle d'herbe est fermé par un portail. Une géométrie calme règle la complicité entre une sphère impassible et un triangle inutile.

4- Rue des Libellules, la Boulangerie PONTIÉ - Texte de Martine MICHEL

Années 60 :

La place des Avions, la rue des Libellules, nous sommes aux frontières de la ville. Déjà les noms chantent et s'envolent vers les champs.....derniers commerces avant la campagne.

Juin 2013

La boulangerie a baissé définitivement le store blanc.

Deux générations, la troisième n'assurera plus la relève. Comme bien d'autres boutiques du quartier.

Autre temps.

Volets clos sur la douce lumière au creux du petit matin

Volets clos sur la bonne odeur et le craquement du pain chaud

Silence à quatre heures du matin, sur le ronronnement rassurant de la voiture, blanche

Silence sur le klaxon joyeux annonçant l'arrivée du boulanger au-delà des coteaux ou même Ramonville, vaillant muletier !

Silence sur la sacoche et les porte-monnaie, goussets, escarcelles où chacun cherchait la petite pièce

Silence sur le tintement de la porte de la boulangerie

Envolés les malakoffs de notre enfance, les billes au papier argenté, les bonbons à quelques centimes, les biscottes « paré » enrobées de chocolat, les croissants, chocolatines, les épis, les baguettes et les campagnes !

Chocolatines des jours heureux, parce que méritées, bonbons longuement convoités, pâtisseries qui restaient derrière la vitrine en dehors du dimanche.

Envolées les galettes des rois

Envolés les bonjours et les sourires

L'artisan-boulangier ne se lèvera plus aux aurores

Envolées les longues nuits de pétrissage suivies des longues tournées,

Envolées les petites journées réduites à quelques heures de détente et les petites nuits. *

Il emporte avec lui ses secrets, son levain qui nous faisait un pain rond, chaud, bon et vivant comme un cœur sous une croûte épaisse.

Il nous laisse orphelines sur le trottoir, la poche en plastique, le sac en tissu, jusqu'au petit déambulateur de la dame infirme.....les paniers resteront vides.

Sa voiture aura un autre usage, de même que la panier à sa droite, : en osier à l'époque du papa (remplie de sacs de petits janots – ces gâteaux triangulaires à l'anis- et de croissants), la panier d'aujourd'hui était en plastique. Les pizzas et croustades aux pommes nous faisaient bien de l'œil à l'heure où le ventre était creux et que la faim du pauvre nous tenaillait.

Bonne nuit le boulanger...

Bonjour aux vacances sans compter, aux grasses matinées, aux petits déjeuners (avec ou sans croissant?) sur la terrasse, bonjour au jardinage et à la route des coteaux en vélo

Reste un joli couple encore bien croustillant que nous aurons plaisir à croiser au détour d'une de nos rues.

Soyons poètes : Rimbaud dans sa « bonne pensée du matin », ne vous a pas oublié.

Soyons reconnaissants : Le premier levain est appelé patron ou mère, toute une école.

5 – Souvenirs du Sacré Cœur - Texte de Martine Michel

Dans les années 50 un chemin boueux, le long de l'enceinte du Sacré-Cœur, se perdait dans la campagne en direction de la nationale 113. Plus tard, il fut baptisé le chemin de Rangueil.

Pour rejoindre l'école, nos parents nous portaient soit en vélo, mobylette ou voiture par temps de pluie et pour les plus fortunés.

Aux alentours c'était la campagne.

Les jours de grand froid, nos vêtements étaient doublés de papier journal ou de papier soie à même la peau pour protéger de la légère couche de Vicks. Dans une minuscule valise en carton, une serviette de table, le goûter (dont j'ai encore l'odeur du pain enfermé et du chocolat). Certains jours achat d'une chocolatine à la boulangerie rue des libellules.

Les bâtiments du Sacré-Cœur étaient dissimulés derrière de hauts portails en fer, infranchissables au simple passant sauf les jours de messe.

Ecole maternelle mixte ensuite c'était l'école primaire de filles. L'uniforme n'était pas imposé mais souhaité. Obligatoire aux moments des fêtes religieuses, kermesses ou remise de prix, l'uniforme était complété par le béret.

La directrice malgré sa rigueur acceptait des enfants de milieux modestes et faisait preuve de beaucoup d'humanité. Nous étions trop petits pour nous en apercevoir mais assez grands pour créer des clans.

Des bâtiments gris et bas, flanqués de larges perrons dans la continuité du château et une immense allée de platanes (dont il ne reste qu'un triste morceau qui débouche sur la route de Narbonne). Le magnifique parc (aujourd'hui amputé) et la statue de la Vierge toujours présente.

On retrouve le même carrelage glacé noir et blanc, autant dans l'église que dans tout le couvent. L'immense hall où l'on s'agenouillait douloureusement tous les matins pour la prière, les plafonds et larges fenêtres. Pièces impressionnantes et froides les jours d'hiver. L'ordre, la discipline partout.

Il y avait les Sœurs, les Mères (Mère Régis, Mère de Mendite, Mère Rivière), l'abbé Berges (si mes souvenirs sont bons), les institutrices qui se partageaient les classes du cours préparatoire jusqu' aux « grandes ». Les " grandes" : deux classes, certificat d'études primaires et transition pour les élèves en difficulté. Concepts aujourd'hui disparus. Ces classes étaient sous la responsabilité de Melle Lourdou.

Melle Vernier (élémentaire), Madame Faure (cours moyen) et Melle Lourdou, la directrice qui assurait les grandes, les punitions, les heures de surveillance. Son bureau était strict autant qu'elle, on la craignait plus pour son aspect sobre que pour sa sévérité. Sévère, elle l'était mais juste.

Son bureau était posé sur une estrade devant le grand tableau noir, à sa droite un long roseau et quelquefois un coup sur les doigts nous rappelait à l'ordre.

Une personne très soignée : des cheveux gris ou blancs attachés en chignon, chemisier blanc qui tranchait avec le reste des vêtements toujours noirs. Tailleur ajusté. Une broche certainement...elle était plutôt grande et mince.

Nous ne la connaissions pas trop. Les seuls contacts que nous avions étaient rares et graves, ce qui rajoutait encore plus de solennité à son métier de directrice.

Peu bavarde, elle sortait rarement de son bureau, dernière salle du bâtiment à côté du vaste corridor aux porte manteaux où nous passions les récréations les jours de pluie .

Elle était bonne institutrice, elle savait nous faire travailler. Il y avait la possibilité d'apprendre le piano et la danse.

Nous étions demi-pensionnaires, les repas pas très savoureux, des soupes insipides, la même nourriture que les sœurs. Le règlement voulait que nous fassions la vaisselle à tour de rôle.

C'était un monde d'économie. Mais il y avait de bons moments : les fêtes religieuses, les processions dans le parc, les distributions des prix, avec les prix d'honneur, prix d'excellence, 1^{er} et 2^{ème} prix..... prix de français, d'histoire, de géographie, de lecture..... de calcul, jusqu'à l'accessit pour consoler les plus méritantes..... un livre plus ou moins beau selon le prix décerné.

Enfin c'était les vacances qui approchaient, Melle Lourdou nous imposait le nettoyage du matériel et des classes. Il faisait très beau en ces mois de juin, très chaud sous les platanes. Nous ne travaillions plus, la surveillance se relâchait, un goût de liberté. Nous sortions nos petits bureaux en bois dans la cour ombragée. A l'aide d'un morceau de verre et d'eau de javel, nous grattions les tâches d'encre.et rincions soigneusement l'encrier en porcelaine. Tout le monde participait. Les bureaux séchaient au soleil et reprenaient leur place, blanchis.

Les interdits, glissades sur les rampes en ciment des perrons, bonbons, désordre dans les rangs et dans les tenues, chamailleries, prières expédiées..... retrouvaient une discrète place.

Péchés véniels et péchés mortels perdaient de leur intensité avec les beaux jours. C'étaient des journées lumineuses.

Nous possédons peu de photos des institutrices, les photos étaient individuelles en primaire et réservées aux élèves. Peut être par soucis d'économie ou par modestie.

Nous sommes assises toujours au même bureau. Au fil des ans, seul le bouquet de fleurs change pendant que nous grandissons. Un jour vient où le bureau est trop petit.

6 - Groupe scolaire Jules Julien

Souvenirs d'écolière

Texte de Huguette Delage Vialette (Les Echos n°20)

Je m'arrête un moment devant le groupe scolaire Jules Julien.

Là rêveuse, je me retrouve plus de cinquante ans en arrière, assaillie par une foule de souvenirs.

Je vois les écoles telles que je les ai connues, le collège Jules Julien n'existait pas.

Je revois les classes, la cour, le préau avec, pendant la guerre, la distribution de vitamines, de lait et de fruits. Je retrouve l'odeur de l'huile de foie de morue dont nous devions avaler quelques gouttes sur un bout de pain ! quelle horreur ! Les élèves se dirigeaient tous vers les toilettes, ce qui attira sans tarder l'attention des institutrices qui nous forcèrent à manger devant elles.

A un certain moment, nous avions la classe seulement à mi-temps, et la pénurie de papier nous obligeait à écrire une première fois au crayon et ensuite à l'encre par dessus. Heureusement cela n'a pas duré.

Là où nous avons la cantine se trouve actuellement le foyer du 3^{ème} âge. Il y avait un centre aéré au lieu dit « la Villa », à l'emplacement de la crèche actuelle. Le petit chemin qui conduit de l'avenue de Ranguel aux écoles existait déjà et longeait une ferme où l'on pouvait voir chevaux, vaches et volailles.

Le bâtiment où se trouve le théâtre était la salle des fêtes réservée aux écoles, servant à la distribution des prix et aux représentations exécutées par les enfants surtout pour les fêtes de fin d'année.

E face se trouvait le terrain de sport ; quelques classes furent ajoutées à cet endroit. A la Libération, les élèves accompagnées des enseignants se retrouvaient sur ce terrain pour assister au lever du drapeau en chantant la Marseillaise.

A cette période, la salle des fêtes fut ouverte au public pour le bal du dimanche et c'est là que, encore enfant, je fis mes premiers pas de danse !

7 - Entre la rue Delmas et l'avenue de Rangueil

Texte de Raymonde Houles (Les Échos n° 82)

Histoire du quartier de Rangueil

Au début du XXème siècle, le quartier de Rangueil était constitué de marécages et de petits ruisseaux qui allaient se jeter dans la Garonne, en passant par la rue des 36 ponts(d'où son nom). Le maire de Toulouse de l'époque, M. Albert Bedouce (1889-1947), acheta une partie des marécages, les fit assécher et créa le quartier de Rangueil. Il baptisa la rue principale avenue de Miegessolles car il y avait des saules à cet endroit-là. Elle partait de la rue Delmas (en face de la rue des écoles, qui était des champs) et arrivait vers l'avenue du Lauragais. Derrière les numéros pairs, il y avait une ferme, une vigne et des champs, et derrière les numéros impairs, il y avait un cordelier qui possédait un ruisseau dans lequel il faisait tremper des cordes et de l'osier pour faire des paniers. Ce ruisseau traversait la rue Delmas, venant des coteaux et arrivait rue de Rangueil (actuellement avenue de Rangueil). De là, il allait vers la rue des 36 ponts. Il y en avait aussi un autre au fond des jardins qui rejoignait le ruisseau déjà cité. Pour traverser le ru, il y avait un pont devant le n°41 de l'actuelle avenue de Rangueil. Ce ruisseau a dû être comblé après la guerre.

1925

L'électricité est arrivée en 1925.

Pour l'eau potable, nous allions à la fontaine du coin de l'avenue de Miegessolles et du chemin de Rangueil.

1933

L'eau est arrivée en 1933.

1957

Le « tout à l'égout » a été installé en 1957.

Dans le quartier, les rues étaient tracées. Seules quelques petites maisons étaient bâties. Tous les chemins menaient au canal du Midi où nous allions en

promenade ramasser des iris jaunes sur les berges pendant que mon père et quelques amis allaient pêcher. Au printemps, nous allions cueillir des violettes sur les talus, au bord des fossés qui prenaient des teintes mauves avec des points blancs. Nous avons baptisé le chemin qui allait à la route de Narbonne le chemin des violettes. Quand nous étions au bord du canal, il fallait quelquefois se pousser pour laisser passer les chevaux qui tiraient les péniches sur le chemin de halage.

Bien entendu, il n'y avait pas de commerces. Il fallait aller après le passage à niveau de la gare St Agne. Le passage souterrain n'existait pas. Il a été construit après la guerre.

Pour aller en ville, le tramway n°2 avait son terminus avant la gare.

Les enfants allaient à l'école Ricardie et ce n'est qu'en 1933/34 que l'école Jules Julien a été ouverte.

8 - Albert Bedouce et les bedoucettes

Pierre Salies, dans son magnifique ouvrage, le Dictionnaire des rues de Toulouse, (Milan, 1989) a écrit :

*La **bedoucette**, « C'est le nom que les Toulousains donnèrent aux « Poubelles » lorsqu'à l'imitation de Paris, en 1929, une décision municipale rendit obligatoire l'usage de ces ustensiles pour une plus grande hygiène et la propreté des rues ;*

Un poète écrivit :

Ce matin, allant à la messe,
J'ai vu les trottoirs en liesse,
Décorés très superbement.
En votre honneur : avec ivresse,
Des seaux tout neufs, pleins d'allégresse,
Formant un bel alignement.
Rien ne pouvait compléter mieux
Les embellissements heureux
De la cité des Violettes
Que d'artistiques bedoucettes

Mais il est un point noir :
Sachez Monsieur Billières
Vous, l'ardent défenseur des humbles prolétaires,
Que cette fois, du moins, pour ces obscurs amis,
A des privations vous les avez soumis.
Le couvercle élégant des neuves bedoucettes
Gênera le crochet de beaucoup de chercheurs,
Et les chiens affamés, sans os de côtelettes,
Hurleront contre vous leur haine, leurs rancœurs

Et pourtant... (*Reprise du début*)
Ce matin, allant à la messe,
J'ai vu les trottoirs en liesse, ...
Des seaux tout neufs, pleins d'allégresse,
Formant un bel alignement

Catherine et son seau

9 - Place des Avions

La fête de la Saint Jean, place des avions - *Texte de Antoine Ruiz (Les Echos n°9)*

Il y a cinquante ans, place des Avions, la Saint-Jean

La place est remplie de monde. Des enfants bien sûr. Ils courent dans tous les sens, s'amuse, se poursuivent. Mais la surprise vient de ce qu'il y a beaucoup d'adultes... On peut apercevoir tous les habitants ou presque du quartier. L'événement doit être important pour rassembler autant de monde. D'autres, par ailleurs, arrivent des rues adjacentes.

C'est le feu traditionnel de la Saint-Jean. La semaine dernière, des jeunes avec des remorques et même des brouettes sont allés chercher de l'herbe coupée. Les adultes ont ramassé des branches des arbres taillés dans l'année. Le tout forme une importante quantité de combustible, amassé devant la clôture de chez les Nigay. Ce soir, tout cela doit partir en fumée. C'est la tradition et les jeunes, tous les jeunes, sont là, impatients de traverser le brasier. Pour rendre la soirée plus hallucinante, le père Nigay, en maître d'œuvre, attend, appuyé sur sa fourche, que la nuit soit bien noire... La nuit s'avance et le spectacle ne va pas tarder à débiter.

Les jeunes piaffent d'impatience. Enfin, ça y est. C'est le moment propice. Non sans une certaine solennité, le maître d'œuvre s'approche du tas de bois sur lequel il verse de l'huile de vidange. Puis, allumant une torche de papier journal, il la jette vers celui-ci. D'un seul coup, les flammes jaillissent et le tas s'embrase. Le « public » applaudit et la fête commence... Insidieuses, les flammes rampent vers tout ce qui est combustible, puis tout d'abord timides, attaquent l'obscurité nocturne. De grosses brassées d'herbe leur sont alors apportées en offrande. Rassasiées, plus calmes, elles autorisent les jeunes à commencer la fête. C'est alors le signal d'une grande bousculade. Les grands ouvrent les hostilités... Une espèce de frénésie s'empare de cette jeunesse. On bondit seul, à deux ou à trois, mais sans relâche. On passe et on repasse au milieu des flammes... Les visages de tous les enfants ravis sont luisants de sueur et noircis par l'huile de vidange, les cils et les sourcils roussis. De temps en temps, munis d'une fourche, « Vercin » ou le père Nigay aèrent le feu. Aussitôt une multitude de petites étoiles envahit la nuit.